

Propos d'un vieux garçon : bonne récompense

Autor(en): **Bert-Net**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **49 (1911)**

Heft 19

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-207786>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La plus belle de toutes ces déformations, tous nos petits la chantent à l'école du dimanche. Les papas se tordent quand ils l'entendent, et ne se lassent point de la faire répéter.

Avec allégresse marcher vers le ciel,
Regardez sans cesse notre Emmanuel.

devient :

Avec *ma négresse*, marcher vers le ciel...

C'est bien le cas de dire que si on l'avait cherchée, on ne l'aurait pas trouvée, celle-là. Dans le monde des petits hommes et des petites femmes de cinq à six ans, on a trouvé cela sans peine, et on n'y mit aucune malice, je vous prie de le croire.

Du reste, faut-il nous étonner si les enfants déforment les paroles de leurs chants, paroles qui sont souvent au-dessus de leur portée. Les grands en font autant. Prêtez l'oreille dans une de nos fêtes patriotiques, et vous entendrez une bonne partie des chanteurs dire avec une sincère conviction :

De notre antique *indépendance*
Chassons l'importun souvenir...

Après tout, c'est peut-être la meilleure version !

Pierre d'ANTAN.

La voix du cœur. — Entendu dans la rue :

— Où allez-vous ?
— Chez le pharmacien.
— Pour vous ?
— Oh ! non, heureusement ; c'est pour ma femme.

Les enfants terribles — Le jeune Toto joue bruyamment.

— Tu sais bien, lui dit sa mère, qu'il ne faut pas faire de bruit quand ton père dort.
— C'est que... si j'en fais quand il ne dort pas, il me donne des claques !

PROPOS D'UN VIEUX GARÇON

Bonne récompense.



Quelques étudiants entraient au logis après avoir un peu trop royalement célébré les festivités pascales. Ils étaient fort gais, ainsi qu'il convient quand on vient de passer une joyeuse journée. Ils étaient aussi fort bruyants, ce qu'on comprend très bien, généralement, mais qu'on supporte avec beaucoup moins de philosophie à une heure avancée de la nuit.

Tel fut du moins l'avis d'un mari qui, dans la chambre conjugale, venait de passer des bras de son épouse dans ceux de Morphée. Brusquement arraché par le bruit à cette douce somnolence, qui est plus agréable encore que l'anéantissement du sommeil, sans s'inquiéter de son costume sommaire, furieux, il bondit à la fenêtre et apostrophe vertement les auteurs de ce tapage nocturne.

Commencée sur ce ton, la conversation, tant par les idées échauffées que par la forme qu'elles revêtaient, devait fatalement différer de ces entretiens amènes et courtois auxquels, dans les salons, se complaisaient les gens d'éducation raffinée. De fait, les termes employés de part et d'autre, rappelaient bien plutôt le rude et fruste parler de la vie des camps que le langage poli des cours.

L'homme, à sa fenêtre, s'énervait visiblement. Dans la rue, les étudiants se faisaient un malin plaisir de l'exciter davantage encore. Enfin, désespérant d'avoir le dernier mot, et dans l'idée de mettre en fuite ses persécuteurs, le pauvre diable saisit un verre d'eau à sa portée, sur le lavabo, et en jette le contenu au visage des irrévérencieux jeunes gens.

Horreur !!!

Ce verre contenait les fausses dents de Madame, le râtelier qu'elle avait mis dans l'eau pendant la nuit.

Epilogue.

Le lendemain, on pouvait lire, dans les journaux, l'annonce suivante :

PERDU

UN RATELIER DE DAME

devant l'immeuble 21 de l'Avenue de la République. Le rapporter à l'adresse ci-dessus, 1^{er} étage, à droite, contre bonne récompense.

BERT-NET.

A L'ÉTRANGER !

Il faut en prendre son parti, quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise, quoi qu'on écrive, nos jeunes filles vaudoises ne voudront jamais abandonner la coutume traditionnelle qui veut que, bon gré, mal gré, sitôt après leur première communion, elles partent « en condition ». C'est, pour elles, la réalisation d'un rêve ; surtout si on quitte le village pour la ville, ou la petite ville pour la capitale, ou, mieux encore, pour quelque grande cité étrangère. Il y a toujours, en place, à Paris ou à Vienne, à Londres ou à St-Petersbourg, quelque amie ou quelque sœur aînée, dont le retour passager au village a mis en fièvre toutes les jeunes cervelles féminines. Les toilettes, le parler, l'allure, les excentricités mêmes de cette « revenante » ont charmé Julie, Berthe, Fanny, etc. On a bavardé, on s'est informé, on a questionné la passagère, et celle-ci a promis de chercher dans ses connaissances, — ou plutôt dans les connaissances de « madame », — s'il n'y aurait pas une place pour l'une ou l'autre de ses combourgeoises.

Jadis, ces jeunes filles s'en allaient institutrices en Russie. Là-bas, on ne réclamait alors ni brevets, ni diplômes, et il suffisait à Julie, Berthe, Fanny, etc., de savoir assez bien ce qu'elles apprenaient à l'école primaire pour enseigner les « premiers principes » aux fils et aux filles du prince Zakoutelki ou du comte Parapluieff. Ainsi, on pouvait s'étonner de rencontrer sur la perspective Newski ou aux abords du Kremlin, de jeunes Slaves très élégants qui parlaient français avec l'accent de Vevey ou de Treyevogues.

Aujourd'hui, brevets et diplômes sont exigés, nos fillettes ne peuvent plus se vouer à l'enseignement des premiers principes, elles doivent se contenter du rôle ingrat de bonnes d'enfants.

Pauvres petites ambitieuses. Elles partent plus riches d'illusions que d'écus, reviennent souvent plus riches de chagrins que d'espèces sonnantes. Les avez-vous vues, à Paris, par exemple, au Luxembourg ou aux Tuileries, aux Champs-Élysées ou au Palais-Royal, surveillant les jeux de leurs petits maîtres ou assistant, avec eux, à quelque représentation de guignol. Elles souriaient, elles riaient peut-être, mais en les examinant de plus près, on devinait une tristesse sous le sourire, des larmes sous la gaieté. Rappelez-vous le chant de notre jeunesse :

Tout Suisse porte dans son cœur
Un sentiment fidèle.
Tantôt plaisir, tantôt douleur,
Vers l'Alpe il nous rappelle.
Ce sentiment où sont unis
Tant de charmes,
Tant de larmes,
Son nom c'est l'amour du pays
Et pour l'absent mal du pays.

Elles l'ont aussi chanté sur les bancs de l'école. Peut-être à cette heure, tout en prenant soin de M. Gontran et de M^{lle} Renée, fredonnant-elles inconsciemment cette mélodie. Et, alors, dans le vague des souvenirs réveillés,

apparaît le clocher, l'école, la maison paternelle, le *borni*, le village entier, qui peu à peu, se précise avec les montagnes, ou les champs, ou les prés, ou ce Léman superbe que nous ne pouvons jamais, jamais oublier.

Pauvres petites Vaudoises !

Mais, il est cependant, pour elles, des heures douces en ces promenades ; la rencontre, par exemple, d'une camarade, en place aussi. Alors, on se conte ses peines, ses désillusions, ses espérances. On dit les exigences de Madame, les insolences de Mademoiselle, les prévenances dangereuses de Monsieur. C'est qu'en effet, ces maîtres trop souvent sont terribles. Les petites bourgeoises, dont le père et la mère sentaient le fumier des étables et portaient les habits du paysan, ont besoin qu'à dix pas derrière elles quelque pauvre fille à tablier blanc les suive dans les rues. D'ailleurs ces demoiselles sont éduquées en ce sens. Elles apprennent dans leurs pensionnats que Dieu a fait naître de petites bonnes obéissantes, soumises, polies, infatigables, complaisantes, pour les servir et se plier à tous leurs caprices. Elles croient bénévolement qu'il y a une « race » de domestiques et que cette race grandit et prospère à l'étranger, en Suisse surtout, dont on peut faire venir des spécimens, voyage payé. Elles savent que pour un louis par mois, pour un grabat dans une soupenette, et pour les ragotons de la table, on achète la vie entière d'êtres humains qui, de cinq heures du matin à dix heures du soir, à l'heure où la brute tombe de fatigue, où la bête est vaincue, sont « bons à tout faire ».

Et ces jeunes Vaudoises préparent les repas, décroissent les gosses, font les lits, aident aux toilettes de Madame, de Mademoiselle, nettoient la maison du haut en bas, des combles aux W. C. Or, pour cela que reçoivent-elles, nos petites compatriotes ? Un salaire dérisoire et les rebuffades des maîtres.

Voilà ce qu'elles se racontent, en confidence, sur les bancs des Tuileries et des Champs-Élysées ; puis, par comparaison, elles pensent aux jours d'autrefois, à la vie vaudoise, et elles jangent alors de la patrie, et leurs visages, un peu pâlis, par le séjour de la cité, s'animent et se colorent, les yeux brillent, le rire éclate, joyeux, enfantin. L'âme se réveille et se dilate, pour ainsi dire. Et si on a reçu des lettres, on les lit, on les commente, on rit encore, on pleure une goutte. C'est bon, c'est exquis...

— Célestine, André est tombé et a sali sa robe.

Patatras ! le rêve s'envole. La réalité vient d'apparaître sous la forme de M^{lle} Colette, qui annonce gravement à sa bonne l'accident survenu à M. André, son frère.

Alors, on se quitte.

Et chacun reprend le chemin de la maison des maîtres. Toutes deux attristées par la perte du rêve et l'une plus navrée encore par la prévision d'une semonce pour la robe salie de M. André.

Pauvres petites Vaudoises !

LOUIS DE LA BOUTIQUE.

Le grand art à Mézières.

Lundi prochain 15 mai commencera la vente aux porteurs de parts du capital de garantie et lundi 22 mai la vente au public des places pour les sensationnelles représentations de l'opéra *Orphée*, de Gluck, au Théâtre du Jorat, à Mézières.

Déjà, de toutes parts, arrivent soit aux bureaux de renseignements des C. F. F. et de la Société pour le développement de Lausanne, soit au Théâtre du Jorat, à Mézières, au comité, aux bureaux de location, des demandes de billets et de renseignements, tant est grand partout l'intérêt que provoque cette artistique entreprise.